

mal : cataclysmes naturels ou bouleversements historiques, conflits sociaux, scandales politiques...

Dans notre précipitation à mesurer l'histoire, le significatif, le révélateur, ne laissons pas de côté l'essentiel : le véritablement intolérable, le vraiment inadmissible : le scandale, ce n'est pas le grisou, c'est le travail dans les mines. Les « malaises sociaux » ne sont pas « préoccupants » en période de grève, ils sont intolérables vingt-quatre heures sur vingt-quatre, trois cent soixante-cinq jours par an.

Les raz-de-marée, les éruptions volcaniques, les tours qui s'écroulent, les incendies de forêts, les tunnels qui s'effondrent, Publicis qui brûle et Aranda qui parle ! Horrible ! Terrible ! Monstrueux ! Scandaleux ! Mais où est le scandale ? Le vrai scandale ? Le journal nous a-t-il dit autre chose que : soyez rassurés, vous voyez bien que la vie existe, avec ses hauts et ses bas, vous voyez bien qu'il se passe des choses.

Les journaux parlent de tout, sauf du journalier. Les journaux m'ennuient, ils ne m'apprennent rien ; ce qu'ils racontent ne me concerne pas, ne m'interroge pas et ne répond pas davantage aux questions que je pose ou que je voudrais poser.

10

Ce qui se passe vraiment, ce que nous vivons, le reste, tout le reste, où est-il ? Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le bruit de fond, l'habituel, comment en rendre compte, comment l'interroger, comment le décrire ?

Interroger l'habituel. Mais justement, nous y sommes habitués. Nous ne l'interrogeons pas, il ne nous interroge pas, il semble ne pas faire problème, nous le vivons sans y penser, comme s'il ne véhiculait ni question ni réponse, comme s'il n'était porteur d'aucune information. Ce n'est même plus du conditionnement, c'est de l'anesthésie. Nous dormons notre vie d'un sommeil sans rêves. Mais où est-elle, notre vie ? Où est notre corps ? Où est notre espace ?

Comment parler de ces « choses communes », comment les traquer plutôt, comment les débusquer, les arracher à la gangue dans laquelle elles restent engluées, comment leur donner un sens, une langue : qu'elles parlent enfin de ce qui est, de ce que nous sommes.

Peut-être s'agit-il de fonder enfin notre propre anthropologie : celle qui parlera de

11

nous, qui ira chercher en nous ce que nous avons si longtemps pillé chez les autres. Non plus l'exotique, mais l'endotique.

Interroger ce qui semble tellement aller de soi que nous en avons oublié l'origine. Retrouver quelque chose de l'étonnement que pouvaient éprouver Jules Verne ou ses lecteurs en face d'un appareil capable de reproduire et de transporter les sons. Car il a existé, cet étonnement, et des milliers d'autres, et ce sont eux qui nous ont modelés.

Ce qu'il s'agit d'interroger, c'est la brique, le béton, le verre, nos manières de table, nos ustensiles, nos outils, nos emplois du temps, nos rythmes. Interroger ce qui semble avoir cessé à jamais de nous étonner. Nous vivons, certes, nous respirons, certes ; nous marchons, nous ouvrons des portes, nous descendons des escaliers, nous nous asseyons à une table pour manger, nous nous couchons dans un lit pour dormir. Comment ? Où ? Quand ? Pourquoi ?

Décrivez votre rue. Décrivez-en une autre. Comparez.

Faites l'inventaire de vos poches, de votre sac. Interrogez-vous sur la provenance, l'usage et le devenir de chacun des objets que vous en retirez.

Questionnez vos petites cuillers.

Qu'y a-t-il sous votre papier peint ?

Combien de gestes faut-il pour composer un numéro de téléphone ? Pourquoi ?

Pourquoi ne trouve-t-on pas de cigarettes dans les épiceries ? Pourquoi pas ?

Il m'importe peu que ces questions soient, ici, fragmentaires, à peine indicatives d'une méthode, tout au plus d'un projet. Il m'importe beaucoup qu'elles semblent triviales et futiles : c'est précisément ce qui les rend tout aussi, sinon plus, essentielles que tant d'autres au travers desquelles nous avons vainement tenté de capter notre vérité.

repasser abandonnés là dataient de l'époque de la buanderie.

Les réserves, de quelque sorte que ce fût, faisaient partie de mon univers. J'aimais y passer du temps au calme, seul face aux archives, après le départ des visiteurs qui n'étaient d'ailleurs pas autorisés à y entrer. Mais celle-là était bien différente de toutes celles que j'avais fréquentées jusqu'alors. Chaque objet s'y mettrait en avant selon sa propre fantaisie, créant une discordance insupportable. La réserve avait beau être rangée en dépit du bon sens, il y flottait néanmoins la même impression que celle liée à l'exposition d'objets dans un musée. Mais il n'y avait pas plus de fil conducteur que de cohésion d'ensemble. Il n'y avait pas non plus trace de cette présence qui force le regard de l'autre. C'était ce qui me dérangeait.

Fusikan, dent en or, gants, pinceaux, chaus-sures de montagne, fouet mécanique, attelle,百重... Je tentai de répertorier l'un après l'autre les objets qui se trouvaient là, mais ne trouvai aucune chronologie. Cela ne fit qu'augmenter ma confusion.

— Ce sont des souvenirs, me fit remarquer la vieille dame. Tous hérités de gens du village.

Sa voix était beaucoup plus proche que lorsque nous étions dans la bibliothèque.

— Je voudrais que vous organisiez un musée pour les exposer et les conserver.

A ce moment-là enfin je découvris la véritable cause de ce qui m'agaçait les nerfs depuis un moment. Elle n'avait pas le chapeau de laine qu'elle coiffait d'habitude. Et entre le peu de cheveux blancs qui lui restaient apparaissaient des oreilles minuscules, bien trop petites compte tenu de la taille de son corps. Elles étaient collées

de chaque côté de sa tête comme des feuilles mortes écrasées. Intommes, elles ne faisaient que souligner le trou de l'oreille.

— Il y en a vraiment beaucoup... étudai-je avec lenteur pour éviter d'avoir conscience de la présence de ses oreilles.

— J'ai commencé à les rassembler à l'automne de mes onze ans. C'est une collection qui a une longue histoire. En plus, elle est destinée à se poursuivre encore longtemps.

Elle était adroitement soutenue par la jeune fille qui avait posé la main droite sur son épaule, la gauche sur ses hanches. Elle avait l'air de savoir exactement où ajouter de la solidité, et en quelle quantité. Elles se soutenaient comme si elles faisaient partie l'une de l'autre.

— J'ai décidé, chaque fois que quelqu'un meurt au village, de me procurer l'objet qui caractérise au mieux la personne. Comme vous avez pu le voir, c'est un endroit insignifiant où l'on ne meurt pas tous les jours. Mais cette collection est une affaire sérieuse. Je l'ai comprise dès que je l'ai commencée. C'était peut-être trop tard pour une enfant de onze ans. Mais j'ai persévéré pendant toutes ces années. Tout d'abord, la première cause de difficulté était que je ne me satisfaisais pas d'objets ordinaires. Je ne pouvais même pas tricher en rassemblant des objets de pacotille tels qu'un kimono porté une ou deux fois, un bijou rangé dans un tiroir ou une paire de lunettes réalisée trois jours avant de mourir. Vous voyez, je cherche l'objet qui soit la preuve la plus vivante et la plus fidèle de l'existence physique de la personne. Ou alors, quelque chose empêchant éternellement l'accomplissement de la mort qui fait s'écrouler à la base cet empiement si précieux des années de

vie. Cela n'a rien à voir avec le sentimentalisme contenu dans le souvenir. Hi bien sûr, tout enju financier en est exclu.

Elle avala sa salive, releva d'un air gêné la mâchoire de cheveux qui retomrait sur son front. Je vis par la fenêtre un oiseau passer très haut dans le ciel. Les objets nous entouraient, toujours aussi sages.

— Regardez ça, par exemple.

Elle fit un clin d'œil. La jeune fille tendit prestement le bras et ramassa au milieu du désordre ambiant un petit objet qu'elle me mit sous le nez.

— Qu'est-ce que c'est ?...

C'était un simple anneau, trop brut pour un accessoire, pas assez fiable pour une pièce mécanique.

— Il y a environ cinquante ans, une prostituée d'un certain âge a été tuée dans l'hôtel du village. Elle a été poignardée, ses mamelons découpés et subtilisés. Ce fut l'affaire criminelle la plus horrible de notre histoire. Il ne s'est produit aucun meurtre depuis. Vu sa profession, aucun membre de sa famille ne s'est montré, j'étais seule à son incinération. Pour obtenir l'autopsie, j'ai prétendu que j'avais été son amie. Bien sûr, j'ai menti, afin de pouvoir me procurer un objet lui ayant appartenu. Après l'incinération, j'ai trouvé ça au milieu des cendres. Quand je l'ai pris, il était encore tiède, comme s'il avait gardé la température de son corps. J'ai alors décidé de le considérer comme un objet hérité d'elle. C'était son diaphragme. Bon, passons au suivant...

La jeune fille acquiesça et remit l'anneau à sa place avant d'aller prendre sur une autre étagère un gros bocal. S'étaient-elles consultées à l'avance ou existait-il des signes qu'elles étaient

terre retournée, comme les tourbillons au fond de l'eau qui remontent à la surface après le départ des truites.

Le vent devenait de plus en plus fort. Un vent sec, qui piquait la peau. Il soulèvait la terre, faisait claquer le bord des fourrures. On apercevait des bisons des roches blanches au lointain. Ils ne pâturaient pas, ne se déplaçaient pas non plus, ils étaient immobiles, la tête tournée dans notre direction. On aurait dit qu'ils vérifiaient le bon déroulement de la cérémonie. Leur fourrure d'hiver devait être en train de repousser, car les poils marron du reste de leur fourrure d'été formaient des boules çà et là, accentuant leur laidur. Cette laidur donnait encore plus de tristesse aux funérailles. Lorsqu'une rafale de vent arrivait du marais, on avait l'impression qu'elle apportait leurs plaintes à travers le ciel.

Je serrai la main de la jeune fille. Le cercueil avait pratiquement disparu sous la terre.

Comme objet personnel, l'homme n'avait laissé qu'un sac de toile tenant dans une main, accroché à sa taille lorsqu'il était venu s'écrouter dans le monastère. Coupé dans une grossière toile de chaivre et fermé par une ficelle, je l'ouvris, étalai son contenu sur la table.

Un peigne, une cuiller, un hamçyon et une bille. C'était tout. Soins, nourriture, travail, souvenir. Le plus petit musée qui personnifie l'homme. Je remis le contenu en place, refermai la ficelle, et dis :

— Je prends ça.

Le novice acquiesça.

— C'est un très bel objet, dit la jeune fille en enveloppant de ses mains.